



La clown «Hôtel de ville», reine du malaise au cabaret de Jérôme Marin.

que tu declines légèrement selon que tu le joues dans un cabaret travesti ou burlesque. Mais si "Hôtel de ville" [une autre performeuse, étonnante, ndlr] me propose au débotté un duo comme ce soir – où elle farcit des saucisses derrière moi pendant que je chante Etienne – il n'y a qu'ici que c'est possible. » Allez, ajoute-t-elle, ça peut être très « funky » aussi dans un mouchoir de poche comme la Sirène à barbe, « super petit cabaret à Dieppe » où Sucre d'orge se produit avec l'équipe de la Péniche de la Nouvelle Seine dans un show burlesque intitulé le Kabaret de la Méduse : « Nous y proposons un cabaret aquatique. Le musicien Kim Giani y montre un numéro déguisé en sushi. Mais ça reste un degré en dessous du niveau de « what-the-fuckitude » du Secret, indissociable de la personnalité de Jérôme. » Jérôme, cet amoureux de Kurt Weill et des cabaretistes allemands politisés, celui qui a fait naître le Secret de la cuisse velue de Madame Arthur juste après qu'il en a claqué la porte. Il n'y a pas si longtemps, en effet, le beau-bizarre était concentré dans le cabaret de travestis historique de la rue des Martyrs à Paris. En 2015, les voisins du Divan du Monde rachaient Madame Arthur, ce temple du carnaval en forme de mouchoir de poche, ils en confiaient la direction artistique aux mains bagouées de Jérôme Marin. Pendant trois ans, ce monsieur Loyal en chapeau haut-de-forme (aka Monsieur K.) eut le flair de faire se croiser dans cet écran d'extravagantes créatures de la nuit mais aussi des figures du théâtre et de la danse plus institutionnelle qui ne venaient pas du cabaret : le danseur François Chaignaud y était mémorable, tout autant que le comédien ventriloque Jonathan Capdevielle, avec qui Marin crée aujourd'hui *Music All* et qui sourit en repensant à cette époque : « On a fait de vilaines choses avec Jérôme chez Madame Arthur... On était allés chercher les costumes de Patrice Chéreau au Théâtre de Nan-

terre, ceux de la Reine Margot, pour un numéro. » Surtout, le travestissement était pris au sens le plus inclusif. « La grande différence entre le Madame Arthur d'hier et d'aujourd'hui, reprend Jonathan Capdevielle, c'est aussi qu'il y avait des femmes. » Comme Chantelle de Mai, brune fifties accoudée ce soir au bar entre deux saucissons suspendus : « Je présentais un numéro de tango chez Madame Arthur mais la direction du Divan du Monde nous a, à l'époque, gentiment demandé de partir pour ne garder que les hommes. »

CRO-MAGNON EN SLIP ROUGE

Jérôme Marin ne s'éternisera pas sur les dissensions d'avant. Il préfère parler des artistes qu'il aime et invite « à la maison », ces « nouveaux personnages qu'on appelle plus volontiers créatures, des espèces d'engins de monstration qui assument pleinement la masculinité et la féminité, dans une versalité et un brassage du genre extrêmement libre ». Il aime les « dingueries », les beautés « inouïes », les « choses qui grincent un peu ». Et même beaucoup, au Secret : regardez comme elle est malaisante et captivante, cette clown Hôtel de ville, qui agite ses gros seins sur des remix techno de chansons paillardes extra-trash. C'est Valeska Gert au temps des gilets jaunes. Regardez aussi cette présence qui rôde derrière le bar, devant les loges et maintenant, là, juste derrière votre épaule. Un homme de Cro-Magnon en slip rouge chaussé de pattes de poussins. « Lui ? nous dit-on au bar. C'est David Noir. » Lorsqu'on se retourne, il s'est déjà transformé en une autre chimère. Pas vu, pas pris, sa métamorphose est infinie. Comme s'il murmurait tout bas ceci : « Rassurez-vous mes amis, ici, vous n'êtes pas tenus d'être vous-mêmes. Mieux, on vous l'interdit. »

Soirée programmée tous les mois. Prochaines dates les 5 et 6 novembre.

CULTURE/

«Music All», sacre du massacre

Hilarante et stupéfiante, la pièce de Marco Berrettini, Jonathan Capdevielle et Jérôme Marin célèbre les métamorphoses.

En 2010, Whitney Houston est une star. Soudain, en tournée internationale, c'est le crash. Défoncée par la came, sa voix ne parvient pas à tenir les vibratos de sa reprise d'*I Will Always Love You*, tube absolu du film *Bodyguard* que des milliers de fans attendent. A partir de ce moment, sans doute, devient-elle une icône. En tout cas au sens où l'artiste Marco Berrettini – un de ses fidèles fans – l'entend : une porcelaine que l'on vient voir se fissurer, un papillon grillé, une figure sacrifiée cathartique et grotesque – soit de 19 mamelles de la beauté qui s'agitent et s'entrechoquent sous nos yeux hallucinés sur la scène du théâtre de l'Arsenic à Lausanne. Marco Berrettini, de sa voix de barryton soufflant d'épuisement sur sa perruque bouclée, tente d'attraper les notes de la chanson dans un bafouillement brumeux. C'est Whitney Houston et Gainsbarre en fin réunis, en un seul homme, ou peut-être femme, en tout cas en une créature de fantasmagorie, mutante, décatie, seule, comme l'hilarant et mirifique *Music All* en revisite une multitude, dans un éclair de génie.

Coup de pelle. Voici une pièce en forme de déclaration d'amour au : tant que de jeu de massacre. Elle est conçue par l'infâme Jonathan Capdevielle, le terrible Jérôme Marin, créateur du cabaret le Secret (*lire ci-contre*) et l'improbable Marco Berrettini – trois artistes chéris de *Libé* réunis pour la première fois sur scène. Son titre est trompeur : *Music All* ne célèbre pas le music-hall, mais son envers. D'abord parce que toutes les icônes qui y défilent (Michael Jackson ou Marlene Dietrich) ont pris chez eux un sacré coup de pelle, s'accrochant au lustre en équilibre au-dessus du caniveau, jusqu'à s'y vautrer (Jonathan Capdevielle, roi du malaise). Ensuite parce qu'ici, les transitions impor-

tent autant que les « numéros », les hors-champ autant que les pleins feux et le personnage (le monstre ?), toujours moins que l'acteur en train de le construire. Tout ce qui, chez d'autres, aurait tenu du spectacle à sketches prend l'allure d'un morphing permanent, ou celui d'un grand carrousel d'images torves et inconvenantes, surgissant et disparaissant sans liens logiques apparents.

Bouffées. C'est donc un spectacle que l'on traverse comme Whitney a traversé sa tournée, la langue un peu pendante, avec des bouffées délirantes. A-t-on vraiment vu Lady Diana – du moins sa version *dirty* campée par Capdevielle – sortir d'une haie de buis, dans un décor d'aire d'autoroute, pour décrocher le téléphone de la cabine et écouter Nicolas Sarkozy débiter son « discours de Dakar » ? A-t-on vraiment vu Marguerite Duras se dupliquer en trois, avec leurs petits gilets de laine et leurs coupes de cheveux poivre et sel, et jouer toutes ensemble au cochon pendu sur l'aire de jeux d'enfants ? N'a-t-on pas plutôt atterri dans une page d'un de ses livres, dans *Moderato cantabile* par exemple, où les personnages errent en total état d'ébriété ? Ou peut-être dans une toile de Henry Darger, peintre américain auteur d'une œuvre « brute » monumentale et onirique peuplée de petites filles modèles des années 50 aux sexes d'hommes ? Ces « girls » de Darger ont précisément été le point de départ de la pièce. Elles disent beaucoup de notre capacité de métamorphoses mais aussi d'un âge perdu, l'enfance, celui des inventions incessantes. C'est avec elles que s'ouvre *Music All* : trois petites filles incarnées par les acteurs dansent le *Sacre du printemps* de Pina Bausch. Ce n'est pas un hasard : le *Sacre* est l'histoire d'une élue que la communauté doit sacrifier.

E.B.

Envoyée spéciale à Lausanne

MUSIC ALL de MARCO BERRETTINI, JONATHAN CAPDEVIELLE et JÉRÔME MARIN, les 8 et 9 octobre à Marseille, les 26 et 27 novembre à Paris, du 6 au 15 décembre à Genèvevilliers.